

Un auteur en attente de la psychanalyse : Kleist
Jacques Nassif
3e séance:
16 décembre 1994

La dernière fois, j'ai tiré de ma lecture des lettres de Kleist, et plus particulièrement d'une lettre adressée à sa fiancée Mina, que rien dans la nature n'était insignifiant. J'ai essayé de faire sentir que cette affirmation qui pourrait marquer le lancement d'une école de poésie peut tout aussi bien se lire comme inscrite dans la préhistoire de la règle fondamentale.

Puis j'ai longuement analysé les lettres où Kleist, ayant lu Kant, s'aperçoit que le savoir tiré de cette nature était un savoir sans consistance. J'ai insisté sur le fait qu'il traduise cela ainsi: «La vérité que nous amassons n'existe plus après la mort.» J'ai donné quelques aperçus concernant le poids subjectif de cette affirmation.

J'ai ensuite cité cette affirmation «que c'est bien triste de n'être que savant» et remarqué combien était grand son souhait d'agir, d'influencer les autres et de marquer l'histoire.

Enfin, j'en suis venu à retracer l'évolution qui l'avait amené à pouvoir peut-être se dire écrivain. J'ai donc cité cette phrase écrite à son ami Rühle: «J'écris uniquement parce que je ne peux m'en passer.»

Il m'est apparu que l'effondrement de sa religion personnelle qui était une religion de la science, des Lumières, l'avait entraîné à critiquer globalement la religion, le fait religieux, la croyance. Et c'est comme par hasard pour aborder ce sujet que sa plume passe à la fiction. J'ai cité trois nouvelles qui traitent de cela: *Les fiancés de Saint Domingue*, *L'enfant trouvé* et *Sainte Cécile*.

Ces nouvelles m'ont permis en tout cas de montrer comment l'écriture de fiction avait permis à Kleist de passer du praticable épistolaire au praticable théâtral. Et c'est donc ainsi que j'ai pu aborder la lecture de la première pièce de Kleist: *La Famille Schroffenstein*. J'en étais resté au premier acte.

Je ne fais ici que récapituler les thèses que j'avais pu tirer de ma lecture de ce premier acte, pour vous les remettre en mémoire. Il en ressortait que: 1° le lien entre le subjectif et le collectif passe par la croyance, 2° que toutes les croyances communiquent entre elles chez un même sujet, 3° que ce qui caractérise une croyance, c'est le fait de pouvoir se retourner en son contraire, 4° que derrière la croyance il n'y a point de faits, mais le fait du sujet, ce qui entraîne: 5° qu'aucun fait ne puisse faire tomber une croyance, 6° que cette croyance est aussi inébranlablement insensible aux faits concernant l'amour qu'à ceux concernés par la mort.

Aujourd'hui, je vais tenter de développer une autre thèse concernant toujours la croyance, et qui est que le sujet s'y raccroche malgré tous les inconvénients qu'elle entraîne, dans la mesure où elle est ce qui permet de combler le fossé entre les consciences, fossé qui contraint le sujet, du fait de l'impossibilité du dialogue, à croire au départ que l'autre est l'agresseur ou le sauveur, puis à croire que l'autre a compris ou n'a pas compris cette anticipation, laquelle est toujours indispensable dans la mesure où l'autre est aussi opaque que le langage qui lui sert de voile. La croyance finit ainsi par remodeler la réalité elle-même, allant jusqu'à user du cadre du droit pour prédéterminer le fait.

Vous vous souvenez que dans ce contexte j'ai vaguement fait allusion la dernière fois à un texte de Freud tiré des lettres à Fliess: il s'agit d'un fragment du *Manuscrit M*, intitulé *Glaubensversetzung*, ce qu'on pourrait traduire: «traduction en termes de croyance». Je vais essayer de vous montrer que la pièce de Kleist *La famille Schrockenstein* est une très belle illustration de cette intuition de Freud.

Je vous lis le texte allemand que je traduirai et commenterai à mesure, car il n'est pas si long. «*Glauben (Zweifeln) ist ein Phänomen, das ganz dem System des Ich (Bw.) angehört und kein Gegenstück in Ubw. hat.*» Je traduis: «Croire (douter) est un phénomène qui appartient entièrement au système du Moi (Cs.) et qui n'a pas de contrepartie dans l'Ics.»

J'ai déjà souligné la dernière fois l'emploi de ce terme de *gegenstück*, en vous faisant remarquer que c'est le même mot que Freud emploie pour parler du temps, de la négation, lorsqu'il énonce que l'inconscient ne les connaît pas, ou qu'il n'y a pas pour eux de «contrepartie» dans l'Ics.

Je continue. C'est là que ça se corse un petit peu. «*In den Neurosen wird der Glaube verschoben, dem Verdrängten, wenn es sich Reproduktion erzwigt, verweigert und wie zur Strafe auf das Abwehrende verlegt.*» La traduction pourrait être la suivante: «Dans les névroses la croyance est déplacée [*verschoben*]» – Vous avez reconnu le mot. On va s'appesantir et aller très lentement pour la traduction de ce bout de phrase. Freud nous donne un exemple pour nous éclairer: celui de «Titania qui, ne voulant pas aimer son Obéron de mari d'un amour légitime, devra pour cela offrir son amour à Bottom, l'âne de fantaisie». Dans les névroses la croyance est déplacée. Mais comment? Il faut faire la différence ici entre: *verschieben* et *verlegen*, le verbe qui va venir juste après. Le germaniste que j'ai pu consulter m'a dit que, si on déplace un livre dans une bibliothèque comme ça, en le poussant, c'est *verschieben*, et que, si on le déplace en le transportant d'un endroit à un autre, c'est *verlegen*. Or voilà ce qui se passe à propos de ces choses refoulées [*Verdrängten*]. Quand elles poussent vers la reproduction, (je paraphrase) pour une reproduction, donc pour passer la barrière de l'inconscient au conscient, cela leur est refusé [*verweigert*]. C'est un terme très fort qui signifie l'interdiction; ça leur est interdit, on peut le supposer, par le refoulement. En guise, en quelque sorte, de punition [*Strafe*], cette croyance se déplace en sautant [*verlegt*], en s'appliquant sur la puissance qui s'emploie à défendre le moi [*auf das Abwehrende*].

Nous sommes à l'époque où Freud parle des mécanismes de défense du moi. Le refoulement n'est donc qu'une des catégories de cette défense. Il ne faut pas que nous manquions la petite allusion ironique de Freud dans son titre: En allemand, la «foi qui déplace les montagnes» se dit en usant de ce terme [*versetzen die Berge*].

Ce n'est pas très joli ce qui peut se passer, lorsqu'il y a, donc, ce type de déplacement qui consiste à faire que la croyance se surimpose au moi qui cherche à se défendre du refoulé. On assiste à une tentative de faire passer le refoulé en force, mais c'est pour illustrer le type de déplacement auquel les croyances qui n'ont pas de contrepartie dans l'inconscient ont

affaire.

Le problème est de savoir où se situe le *glauben* dans cette perspective, parce que pour ce qui est du refoulement, il arrive à s'exprimer en se repositionnant sur la puissance qui interdit la voie d'expression du refoulé. Ça, on peut le comprendre. La question, c'est: Où se situe cette croyance par rapport au refoulé? Freud vient de dire qu'il n'y a pas de croyance dans l'inconscient. Il ne met donc pas la croyance du côté des *[Verdrängten]*, des choses refoulées. C'est à propos de cette *[Verschiebung]*, déplacement de la croyance, qu'il dit qu'il y a la *[Verlegung]*, remplacement sur *[das Abwehrende]* c'est-à-dire sur l'instance refoulante, qui défend l'accès au conscient.

C'est cette difficulté que je vais essayer de travailler ce soir, pas avec des concepts ou en revenant à de la clinique, mais en retrouvant la fiction de Kleist, parce que je pense que Freud aurait été très content de rencontrer ce texte, pour voir comment son intuition pouvait se laisser comprendre ou illustrer. Je vais donc me permettre de faire venir la psychanalyse à Kleist.

Ce détour me ramène donc à *La famille Schroffenstein*. Vous vous souvenez qu'à la fin de ce premier acte nous avons eu affaire à ces deux familles qui sont cousines. C'est un peu difficile de savoir de quelle façon. Ils portent le même nom. Mais c'est la reine de Rossitz qui semble être la sœur de la reine de Warwand. Rossitz et Warwand sont deux villes qui se situent aux deux extrémités d'un lac. Toute la question est de savoir si elles auront un descendant, car sinon, tout leur bien revient à la branche d'en face. Dès lors, la croyance s'enracine que, lorsqu'un enfant meurt, il est tout à fait probable que ce soit ceux d'en face qui se sont arrangés pour le tuer. C'est le cas du jeune Pierre qui vient de mourir à Rossitz. Et il y a eu de même autrefois un Philippe qui est mort mystérieusement à Warwand. Nous en étions au moment où la guerre est déclarée par l'entremise d'un messenger qui arrive à Warwand. Le roi Sylvester ne croit pas ce messenger, il veut se rendre à Rossitz pour savoir si on lui impute vraiment cette mort. C'est alors qu'il est sur le point de mettre à exécution ce projet qu'il est arrêté par l'évanouissement. Pourquoi? Parce qu'il est insulté par Jérôme. Jérôme est le personnage qui représente le public sur scène. Il était d'abord à Rossitz, ne croyait pas qu'on puisse imputer un crime à des cousins. Il est incrédule. Il se renseigne, il essaye de faire parler le bedeau qui lui parle du contrat, et petit à petit sa croyance en l'innocence de Sylvester est retournée; et quand il arrive à Warwand, il insulte Sylvester. Sylvester ne supporte pas cette insulte de la part de cet ami qui auparavant demandait sa fille en mariage, et donc s'évanouit. Pendant cet évanouissement, le messenger qui vient de sortir est lapidé par la foule. La guerre semble inévitable. Et le rideau du premier acte tombe.

Il est tout à fait intéressant de repérer que dans le deuxième acte, Kleist va pousser un peu plus loin sa recherche en ce qui concerne les effets ou les ravages de la croyance, en nous confrontant à la question de savoir s'il est encore possible de croire aux paroles. Dans l'acte I on a vu qu'il était pratiquement impossible de croire à un fait, puisqu'il était effectivement impossible de savoir ce qui s'était réellement passé.

Les paroles sont les paroles qui s'échangent au sein du couple, justement. Ottokar qui est le fils de Rupert rencontre dans la montagne Agnès, la fille de Sylvester. C'est un peu Roméo et Juliette dans cette circonstance. Ils sont déjà, semble-t-il, amoureux.

Voici le rêve que fait Agnès: «*Cela m'aurait plu qu'il trouvât près de moi ce qu'il cherche, et la jalousie, l'aiguillon de jeunesse de l'amour, l'aurait chassé au loin, pour finalement s'é mousser de lui-même, comme un jeune cheval qui rentre quand même à l'écurie qui le nourrit.*»

Donc, elle rêve d'une transparence du désir. Et en face, voici le rêve d'Ottokar, qui est qu'une parole vraie soit possible. *«Parle-moi d'abord. Comment as-tu osé t'éloigner aujourd'hui, de la maison paternelle ? [...] Maintenant je veux te parler, être avec toi serein, ouvert et vrai comme l'est ton âme. Viens! Pas une ombre ne doit te couvrir, pas la moindre, je veux te voir toute claire. Déjà au plus intime de toi, je vois, je devine, comme Dieu, tes pensées naissantes.»*

Vous voyez, en face, même rêve de transparence et donc, vient la demande: *«Dis-moi seulement ton nom, et je te dis le mien aussitôt.»* En principe ils ne peuvent même pas se dire leur nom.

«Je veux que tu ne me caches plus rien et j'exige solennellement ta confiance illimitée.

AGNÈS : Je ne peux parler, Ottokar.

OTTOKAR: De quoi as-tu peur? Je veux dissiper toutes tes craintes chimériques.

AGNÈS: – Tu parlais d'assassinat.

OTTOKAR : Je parlais seulement d'amour.

AGNÈS : D'amour, j'entends bien, tu en parlais avec moi. Mais dis-moi, avec qui parlais-tu d'assassinat?

OTTOKAR : Je te le dis, c'était un méchant malentendu qu'un ami, lui-même trompé, avait éveillé en moi.»

(A ce moment-là apparaît un tiers, qui est le Johann en question.)

AGNÈS : Un homme est là que je connais.

OTTOKAR : Tu le connais?

AGNÈS : Adieu.

OTTOKAR : Pour l'amour de Dieu, non, tu te trompes.

AGNÈS : Je ne me trompe pas – laisse-moi – vous voulez m'assassiner?

OTTOKAR : T'assassiner? – Tu es libre de t'en aller si tu le veux, où tu veux, sans entraves, tu le peux.

AGNÈS : Alors, adieu.

OTTOKAR : Et tu ne reviendras pas?

AGNÈS : Jamais si tu ne me dis pas à l'instant ton nom.

OTTOKAR : Dois-je le faire maintenant – devant cet inconnu –

AGNÈS : Alors à jamais, adieu.»

Donc, le malentendu ne peut être levé, le nom ne peut être révélé, puisqu'il y a un tiers, et que le doute s'est réinstauré.

«Dois-je avoir confiance en toi qui n'as pas confiance en moi?», dit encore Agnès.

Tout cela n'est pas du marivaudage. Vous sentez bien que nous entrons dans toutes les étapes du doute le plus radical qui peut être provoqué par l'interaction entre les consciences. En fait, ces consciences induisent immédiatement après, pour peu qu'elle se retrouvent dans un même lieu, la lutte à mort. Nous allons tout de suite le voir avec ces deux frères, Johann et Ottokar:

OTTOKAR: D'avance, je te pardonne toute offense, si seulement elle a de la noblesse.

En fait, Johann est amoureux fou de la jeune fille dont on ne sait pas le nom, mais qui est, comme par hasard, la même. Et voilà ce qu'il dit:

JOHANN: Soyons clair. Ma vie et la tienne sont comme deux araignées dans une boîte, alors maintenant, tire l'épée.

Bien sûr, Ottokar refuse de se mesurer avec son frère. Ils se séparent. On va voir ce que Johann va faire; il n'a plus d'autre solution.

Scène II, Sylvester se réveille de son évanouissement.

SYLVESTER : Me suis-je donc évanoui?

GERTRUDE (sa femme) : Et tu sais bien pourquoi?

SYLVESTER: Si je le sais? Ô pouah! Ô pouah! L'esprit est tout de même une chose misérable.

GERTRUDE : Viens donc au lit, Sylvester, ton corps a besoin de repos.

SYLVESTER : Oui, c'est vrai, mon corps est coupable de tout.

Mais bien sûr il ne veut pas aller au lit. Il veut se ressaisir.

SYLVESTER : Aucune femme ne croit à la force qui est en soi et s'imagine toujours qu'une pommade a plus de pouvoir que l'âme.

GERTRUDE: Cela te donnera des forces, crois-moi. -

SYLVESTER: Pour cela être conscient me suffit.

Voilà un homme qui essaye de réassumer son évanouissement, c'est-à-dire d'éliminer l'étiologie physique et d'assumer le pouvoir de la parole puisque c'est une parole, une insulte qui l'a mis dans cet état. C'est à ce moment-là qu'il est obligé en plus d'assumer les conséquences de son évanouissement, à savoir que c'est lui qui a permis la lapidation du messager, quelque un «dont la tête est sacrée».

Sylvester est vraiment le roi idéal, l'homme admirable, qui essaie de rétablir du sacré, lorsque tout sacré est éliminé.

SYLVESTER : Nous traquerons le loup dans sa tanière, ça ne peut pas tourner mal, crois-moi, il y va de tout ce qui est sacré et sublime, vertu, honneur, femme et enfant et vie.

Jérôme qui vient de l'insulter et a provoqué cela, s'efforce toujours de comprendre; et ce sursaut d'énergie auquel il assiste, avec surtout les paroles qui l'accompagnent, lui permettent de se rendre compte qu'il n'a pas pu être coupable de ce crime, qu'il a exagéré les torts de Sylvester.

Et sa croyance se retourne, ce qui va causer sa perte. Il va être envoyé comme messager à Rossitz et ça ne va pas bien se passer pour lui. Voilà ce que dit Sylvester de lui: «*Cependant, Jeronimus! – un autre oui, je pourrais le croire, mais Jeronimus! Il n'est tout de même pas si facile de détruire, en un instant, une estime qui est l'œuvre des années.*»

Gertrude, au contraire, lui renvoie que ce n'est pas étonnant qu'il ait été retourné, étant donné l'imposture dont les gens de Rossitz se sont montrés capables. Elle retourne à nouveau à l'attaque pour essayer de convaincre Sylvester de faire la guerre. Son mari, lui, cherche plutôt à faire la preuve de son innocence et à nouveau, pour lui, le seul moyen, c'est la

parole: *«Si seulement je pouvais parler à Rupert.»* Il n'a donc pas perdu espoir que la parole, que les choses dites puissent être crues et qu'il soit possible de rétablir la confiance. Les préparatifs sont en cours pour rassembler des hommes.

La scène III nous montre Agnès qui est sortie et qui est retournée de son entrevue avec Ottokar. Elle est sur le point de rentrer à l'intérieur de Warwand et elle rencontre Johann sur une place à l'extérieur des portes de Warwand.

AGNÈS : Au secours! Au secours!

JOHANN [se saisit d'elle] : Écoute-moi, jeune fille! Ce n'est pas un ennemi qui te poursuit, je t'aime, Ah, aimer! Je t'adore!

AGNÈS : Arrière, monstre, n'es-tu pas de Rossitz?

JOHANN: Comment puis-je être effrayant? Regarde-moi, je tremble moi-même de plaisir et de douleur à l'idée de t'enclorre dans mes bras, toi, toute ma mesure du bonheur et de la détresse.

AGNÈS : Que veux-tu de moi, fou furieux?

JOHANN : Pas grand-chose ma morte, mon cadavre, je te serre tremblant contre mon cœur.

AGNÈS :Protégez-moi, forces célestes, de sa fureur!

JOHANN : Demain vois-tu, jeune fille, on me couchera dans la tombe, moi, un jeune homme – cela te fait de la peine, n'est-ce pas? Et tu ne refuseras rien au moribond, donne-moi le baiser d'adieu. [Il l'embrasse.]

AGNÈS : Saints du ciel, sauvez-moi!

JOHANN : Sauve-moi, oui, sainte! La vie m'enserme comme un serpent de ses anneaux, édentée, répugnante. Je frémis à l'idée de la toucher – alors, prends ce poignard.

Vous voyez dans cette scène que l'amour et la mort s'entrecroisent. Finalement ce poignard n'est pas un poignard, c'est une métaphore. Johann a été touché par le glaive de l'amour. Ce qu'il demande à cette jeune fille, c'est de prendre la métaphore à la lettre et puisqu'il est mort d'amour, alors, qu'elle le tue.

AGNÈS : Tu m'épouvantes!

Elle s'effondre sans connaissance.

C'est à ce moment que Jérôme passe par là, accourt et va au secours de la victoire. Il blesse Johann qui tombe. Ce qui va sceller entre Sylvester et Jérôme la réconciliation.

SYLVESTER : Donne-moi ta main, Jérôme, nous nous comprenons.

Or ils ne se sont pas dit un mot. Ce n'est pas à travers les mots qu'ils ont pu se comprendre. Je vous ai cité la phrase où il disait que c'était étonnant que Jérôme ait pu, après tant d'années, se comporter de la sorte. Eh bien non, il suffit d'un geste, d'un coup porté en fait, pour que la confiance soit rétablie. Jérôme révèle qu'Ottokar est, en plus, en possession du voile d'Agnès, qu'il a juré de la tuer alors qu'il communiait (puisque'il a assisté à cette scène si frappante, au début de la pièce). C'est donc Jérôme qui transforme dans l'esprit de Sylvester le doute en certitude.

SYLVESTER : «Oui, s'ils avaient, à la guerre, brûlé ma maison, Tué ma femme et mon enfant, à la guerre, je pourrais le leur pardonner. Mais qu'ils m'envoient un tueur! – S'il en

est ainsi –

Vous voyez comment tout est transformé, comment petit à petit une version se fabrique du geste de Johann qui, lui, désespère manifestement de la parole ou la prend trop à la lettre. Néanmoins, Gertrude, la femme de Sylvester, pousse toujours sa version de la mort de Philippe, son enfant qui aurait été empoisonné. Sylvester ne marche pas. *«Je veux sérieusement que tu te taises au sujet de Philippe. Qu'il ait été empoisonné ou pas, il est mort et rien de plus. Je le veux.»*

Alors Jérôme raconte exactement comment s'est passée la naissance de la croyance des gens de Rossitz, comment ils ont trouvé deux personnes de Warwand près du cadavre de l'enfant, comment ils les ont torturés, comment celui qui a survécu à la torture a seulement prononcé un mot : Sylvester, avant de mourir, comment on a pris fait et cause de l'énonciation de ce mot pour déclarer Sylvester coupable de ce crime. Tout cela révolte Sylvester puisque Jéronimus lui dit: Tu n'as qu'à faire la même chose, torturer Johann, et peut-être qu'il avouera. S'il avoue que Rupert l'a soudoyé, *«alors tout est clair comme en plein jour.»*

SYLVESTER : Ah oui? Alors il est clair que moi aussi je suis un assassin.

Sylvester est quelqu'un qui croit aux mots et ne veut absolument pas faire parler sous la torture les faits. Et cela le détermine à nouveau à se fier aux mots effectivement dits plutôt qu'aux faits que l'on fait parler.

SYLVESTER : Le mieux serait encore et toujours que je parle à Rupert.

Bien sûr, il ne peut pas, ne peut plus y aller, et c'est comme ça que Jérôme se propose d'y aller.

Nous sommes à l'acte III. Nous allons voir d'abord comment se termine cette illusion du dialogue sur laquelle vivaient encore Ottokar et Agnès, vous l'avez vu, au début de l'acte II.

OTTOKAR : En ce temps-là, tout était différent, tellement différent. Ton âme était ouverte devant moi, comme un beau livre qui saisit d'abord doucement l'esprit, puis profondément le touche, puis le retient, inséparables désormais. L'exigence de la vie éloigne parfois le lecteur car il faut aussi sacrifier au commun. Mais toujours il retourne vers l'esprit familier qui lui explique le monde dans la langue des dieux et ne lui cache aucun secret hors le secret de sa propre beauté qu'il faut rechercher par soi-même. Maintenant tu es une lettre fermée.

Alors, la méfiance est toujours là entre les deux jouvenceaux. Elle a soif. Il se propose de lui apporter de l'eau. Elle est persuadée que c'est de l'eau empoisonnée. Il la lui donne à boire dans son chapeau. Elle croit qu'il va l'empoisonner. Il boit immédiatement de cette eau pour déjouer cette croyance et à ce moment même la confiance est rétablie puisqu'ils mourraient ensemble. Petit à petit les croyances sont énoncées et leurs sources indiquées.

AGNÈS: Il y a quelque chose qui est bien au-dessus de toute croyance et de tout savoir – le sentiment de la bonté d'âme d'autrui

OTTOKAR : Je ne peux pas croire un instant que mon père ait voulu tuer ton frère.

Voilà les enfants qui s'envoient à la figure leurs parents.

OTTOKAR: Je réponds de mon père.

AGNÈS: Comme moi du mien.

OTTOKAR: C'en est donc bien fini. Nous nous croyons. – Ô Dieu, quel soleil se lève pour moi! S'il était possible que les pères daignent s'entendre aussi volontairement, aussi facilement que nous! – Oui, si seulement on pouvait les amener à se rencontrer!

Or, c'est au moment où ces enfants rêvent que leurs parents pourraient se rencontrer pour s'entendre, que s'éveille en Ottokar cette volonté énergique, qui est absolument indispensable pour lever le déni de savoir les faits, en allant y voir. Il explique à Agnès que pour ce qui concerne Johann, c'est un drame de la jalousie, qu'elle n'a absolument pas à s'inquiéter, qu'il ne voulait pas sa mort. En ce qui concerne son frère: *«J'ai toujours remarqué qu'aux deux mains du cadavre de mon frère manquait le même doigt, le petit doigt. – Je pense que pour des assassins, toute autre partie du corps aurait mieux convenu que le petit doigt précisément.»* C'est ainsi qu'il va aller à la recherche des faits, dans la montagne.

A Rossitz, c'est une autre histoire. Les faits qu'ils ont à se mettre sous la dent, c'est le cadavre de cet enfant. Ils ne se sont pas inquiétés de ces petits doigts manquants. Ils ont torturé les témoins. Et maintenant, le fait, c'est la mort du messenger. Est-il vraiment mort? Comment le savoir? On cite des témoins qui reviennent de Warwand. Rupert est celui qui ne peut rien croire. *«Je ne le croirai pas tant que tu ne m'auras pas rapporté la nouvelle de Warwand.»* Lui aussi, fait mine de douter. C'est sur la lancée d'une croyance déjà établie qu'il se tient; et finalement, peu importe que le messenger ait été tué, car lui ne veut absolument pas que sa croyance soit démentie. C'est une scène absolument effrayante où Rupert a affaire à Jérôme qui lui est envoyé en ami plutôt qu'en messenger. Il vient lui dire que Sylvester veut lui parler. Jérôme a déjà parlé à la reine Eustache, la femme de Rupert, pour lui dire que les enfants s'aiment.

Voilà le dialogue: *«Cependant, comme je l'ai dit, il croit que c'est possible, qu'il y a une erreur quelque part cachée.»*

RUPERT: Une erreur?

JÉRONIMUS: Qu'une conversation avec toi suffirait à révéler.

RUPERT: Eh bien, soit.

JÉRONIMUS: Vraiment? Es-tu prêt à le faire?

RUPERT: Si jamais tu devais le revoir.

JÉRONIMUS: Jamais? Je cours immédiatement jusqu'à lui.

RUPERT: Alors dis-lui qu'avec joie je l'attendrai.

JÉRONIMUS: Ô quelle heure bénie m'a fait venir – Au triple galop je me rends à Warwand et te l'amène ici. [La conversation continue.]

RUPERT: Ton rôle semble être terminé si je ne me trompe.

JÉRONIMUS: «Encore quelques mots seulement pour prévenir deux rumeurs dont j'ai tout lieu de craindre qu'elles te parviennent dangereusement déformées.»

RUPERT: Eh bien?

JÉRONIMUS: Johann gît malade à Warwand.

RUPERT: Il agonise, je sais.

JÉRONIMUS : *Il ne mourra pas.*

RUPERT : *Comme il vous plaira.*

JÉRONIMUS : *Comment?*

RUPERT : *Poursuis – quelle autre rumeur?*

JÉRONIMUS : *Je voulais te dire encore que certes Johann a levé le poignard sur Agnès.*

RUPERT : *Je l'avais soudoyé.*

Jeronimus : *Comment dis-tu?*

RUPERT : *Le nier n'aiderait en rien puisqu'il l'a avoué.*

JÉRONIMUS : *Bien au contraire – de son discours il ressort clairement que tu es totalement étranger à cette action.*

RUPERT : *Mais Sylvester est convaincu comme de juste que je suis tout comme lui un assassin?*

JÉRONIMUS : *Bien au contraire – les apparences ont trompé le peuple tout entier, mais lui reste immuable toujours et te proclame innocent.*

RUPERT : *Ô ruse de l'enfer, ourdie par le plus maléfique des diables!*

JÉRONIMUS : *Que se passe-t-il, Rupert!*

RUPERT se ressaisit : *Voilà pour l'une – allons, poursuis, tu voulais encore prévenir une autre rumeur.*

JÉRONIMUS : *Donne-moi d'abord force et courage, donne-moi confiance.*

RUPERT : *Tu verras bien ce qu'il en est – parle.*

JÉRONIMUS : *Le messenger a été –*

RUPERT : *Abattu, je sais – mais Sylvester est innocent du sang versé.*

JÉRONIMUS : *En vérité, oui, il était évanoui lorsque ça s'est passé. Cet acte l'a profondément indigné, il t'offre toute réparation que tu demanderais.*

RUPERT : *Ça ne veut rien dire. –*

JÉRONIMUS : *Comment?*

RUPERT : *Qu'est-ce qu'un messenger?*

JÉRONIMUS : *Tu es effrayant. –*

RUPERT : *Es-tu donc un messenger? –*

JÉRONIMUS : *Je suis ton hôte, je le répète. – Et si le messenger n'est pas sacré pour toi, l'hôte le sera.*

RUPERT : *Sacré? Oui. Mais je m'évanouis facilement.*

L'horreur est là. Jérónimus s'en va. En fait, tout est préparé pour qu'il soit tué. Eustache arrive, le supplie d'arrêter tout cela. Il ne le fait pas. Dans cet acte III le spectateur est amené à constater que les conséquences du déni de savoir qui accompagnent les croyances peuvent aller jusqu'au meurtre.

L'acte IV est un acte où on a deux scènes qui montrent les deux couples royaux. Vous voyez qu'il y a deux sortes de tableaux que Kleist a habilement dessinés. Dans un cas, c'est le roi Rupert qui est furieux et sa femme qui essaye de le retenir. Dans l'autre, c'est Gertrude qui est une furie et Sylvester qui essaye d'être un bon roi qui ne veut croire que ce qui est bon et vrai.

Qu'est-ce qui est révélé à Rossitz? C'est l'amour. Eustache qui a pris Rupert sur le fait, en train de laisser mourir Jérôme lui révèle que son fils, Ottokar, aime Agnès. Elle le tient de Jérôme; c'est la dernière chose qu'il a dite avant de mourir. Bien sûr, cette nouvelle ne va pas beaucoup impressionner Rupert, qui va au contraire se servir de son fils comme d'une

amorce pour pouvoir plus facilement se venger de la mort de son enfant sur la mort d'Agnès, pour être sûr de garder le trône.

Et en face, qu'est-ce qui est annoncé? On révèle la mort de Jérôme. Là aussi, c'est une annonce qui va conduire inéluctablement à la guerre. Gertrude triomphe. La dernière fois, je vous ai un peu révélé cette autre croyance. C'est dans cet acte IV qu'on a enfin la vérité en ce qui concerne le petit doigt. Ottokar va dans la montagne, rencontre la jeune fille qui est en train de tourner le contenu d'un chaudron dans lequel se trouve le petit doigt d'un enfant mort. Nous avons donc affaire à une croyance fétichiste tout à fait avérée.

BARNABÉ: «Nous cherchions des herbes dans la montagne, près de la rivière qui traverse le bois, quand l'eau nous a poussé vers la rive un enfant noyé. Là-dessus, nous l'avons tiré hors de l'eau, nous nous sommes donné beaucoup de peine pour le pauvre vermisseau; rien n'y a fait, il est resté mort. Là-dessus, ma mère qui en sait long, a coupé un petit doigt à l'enfant; car celui-là fait plus de bien après la mort que toute la main d'un qui aurait grandi ne peut le faire dans une vie. – Pourquoi es-tu songeur? A quoi penses-tu?

OTTOKAR: A Dieu. Raconte encore davantage. Toi et ta mère – il n'y avait personne d'autre avec vous?

BARNABÉ: Absolument personne.

OTTOKAR: Comment?

BARNABÉ: Comme nous avons fini de détacher le doigt, deux hommes de Warwand alors sont venus qui ont voulu détacher celui de la main droite; mais ce doigt-là n'est bon à rien; nous avons filé, et après je ne sais rien de plus.

OTTOKAR: C'est assez. Comme par une révélation sacrée tu m'as fait comprendre la part inexplicable.

C'est une révélation formidable. Malheureusement, il va se servir de cette jeune fille comme messager pour aller quérir Agnès, et cette Barnabé va être interceptée par Rupert et Santing qui sont dans la montagne à la recherche d'Ottokar et, bien sûr, aussi d'Agnès. Quant à Eustache, quand elle voit l'effet de sa révélation sur son mari, elle n'a de cesse que d'essayer de prévenir Ottokar à propos de ce que trame son père. Vous voyez comme les messages sont détournés pour le bonheur de notre édification. Car ce qui va se passer tout à la fin est à la fois prévisible et horrible.

Ottokar, emprisonné par son père, fait un saut terrible au-dessus des douves du château, pour sauver Agnès. Peut-il vraiment la sauver? Agnès de son côté a été prévenue par la jeune fille Barnabé qui est allée la chercher pour qu'ils se retrouvent dans la montagne. En même temps, Sylvester s'est mis en route avec son armée pour aller écraser Rossitz. Rupert et Santing sont dans la montagne pour aller tuer Agnès, qui est au rendez-vous.

Voilà cette scène. Je vous lis le dialogue entre Ottokar et Agnès, une scène absolument merveilleuse.

OTTOKAR[s'assied]: «Ah! Agnès! Agnès! Quel avenir ouvre ses portes! Tu seras ma femme, ma femme! Sais-tu seulement quelle est la mesure du bonheur?

AGNÈS [souriant]: Tu me l'enseigneras.

OTTOKAR: Je le ferai! Ô Bienheureuse! Le jour, la nuit plutôt, n'est plus très loin. Tu le sais, ce n'est que la nuit que la lumière vient aux amants – tu rougis?

AGNÈS: L'obscurité protège-t-elle si peu?

OTTOKAR : *Seulement du regard, petite sotte, mais je vois par ma joue que tu es en feu. – Ah Agnès! Imagine qu'enfin le mot soit dit qui sacre ton sentiment – lequel est un péché encore – Alors, dans l'essaim des invités qui nous suivent des yeux comme des guêpes, je m'avance vers toi, tu me dis deux mots le cœur serré, puis tu te tournes vers ton voisin et bavardes beaucoup. Je ne suis pas en colère contre l'effarouchée, je sais bien ce qu'il en est. Car quand un invité quitte la fête et ferme la porte derrière lui, alors, où que tu sois, vole vers moi un regard de toi qui me console. Et quand le dernier s'en est allé, qu'il ne reste plus que les pères et les mères ensemble – Eh bien, bonne nuit, les enfants! «Ils t'embrassent et m'embrassent en souriant – nous leur tournons le dos et toute une suite de serviteurs veut nous suivre avec des chandelles. «Une chandelle suffit, messieurs», dis-je, et je la prends moi-même et je saisis ta main, cette main. (Il baise sa main.) – Et lentement nous montons l'escalier, muets, comme s'il n'y avait aucune pensée dans nos poitrines, et l'on entend seulement le bruissement de ta robe dans les grandes galeries. Puis – tu dors Agnès?*

AGNÈS : *Dormir?*

OTTOKAR : *Tu me semblais soudain si calme. – Je poursuis. Doucement j'ouvre la porte, doucement je la referme comme si cela m'était interdit. Car l'homme tremble toujours là où enfant on le lui a appris. Nous nous asseyons. Je t'attire à moi tendrement, je te serre avec force dans mes bras, et je te dis tout l'amour en un seul, en ce seul baiser. (Il va rapidement vers le fond du théâtre. A voix basse à Barnabé.) Tu n'as vu personne encore?*

Barnabé : *Il m'a presque semblé tout à l'heure que deux silhouettes s'approchaient à pas de loup de la montagne alentour. (Ottokar retourne rapidement à sa place.)*

AGNÈS : *Qu'as-tu donc à parler toujours avec cette jeune fille? Ottokar (s'est assis de nouveau) : Où en étais-je? Oui, au baiser. – Puis l'amour s'enhardit, et comme tu es mienne – n'es-tu pas mienne? – J'enlève ton chapeau (il le fait), je bouleverse l'ordre rigide de tes cheveux (il le fait), j'écarte, audacieux, le châle (il le fait), tu murmures doucement: O éteins la lumière! Et soudainement la nuit, profonde, enveloppante, tisse un voile autour de l'amour sacré, comme en ce moment.*

BARNABÉ [du fond du théâtre] : *Ô chevalier! Chevalier! (Agnès regarde autour d'elle, anxieuse.)*

OTTOKAR (lui coupe la parole) : *Maintenant déborde comme la crue d'un fleuve au printemps l'émotion sans mesure et sans ordre – vite, je défais le nœud, vite, un autre encore (il le fait), j'ôte aisément de toi cette enveloppe étrangère. (Il le fait)*

Agnès : *Ottokar, que fais-tu? [Elle se jette à son cou.]*

OTTOKAR[occupé à la robe du dessus.] : *J'assiste la nature et je la rétablis en son état premier. Car pourquoi voiler de mystère l'insondable? Tout ce qui est beau, Agnès aimée, n'a besoin d'autre voile que du sien propre, car la beauté est à elle-même son propre voile.*

BARNABÉ [du fond] : *Chevalier! Chevalier! Venez vite.*

OTTOKAR [rapidement se lève. A Barnabé] : *Qu'y a-t-il?*

BARNABÉ : *L'un d'entre eux est passé par deux fois tout près, très lentement.*

OTTOKAR : *T'a-t-il vue?*

BARNABÉ : *Je le crains. [Ottokar revient à sa place.]*

AGNÈS [qui s'est levée] : *Qu'y a-t-il pour que la jeune fille t'appelle avec tant d'anxiété?*

OTTOKAR : *Il n'y a rien.*

AGNÈS : *Il y a quelque chose.*

OTTOKAR : *Deux paysans, oui, égarés. – Tu as froid, prends ce manteau.*

Vous ayant lu cette scène, j'ai envie de souligner cette phrase: «*J'assiste la nature et je la rétablis en son état premier.*» C'est tout un programme, un art poétique, si vous voulez, mais dont les conséquences, en notre contexte, vont être tragiques. Ce qui va se passer, c'est, bien sûr, qu'Agnès, portant le manteau d'Ottokar, déguisée en homme, donc, va pouvoir passer devant ses assassins, tandis qu'Ottokar, lorsqu'il va sortir de la grotte portant le manteau d'Agnès, va être tué par son propre père. Un peu plus tard, lorsqu'Agnès déguisée en Ottokar va passer devant l'armée et Sylvester, ce dernier va tuer sa propre fille sans hésiter, croyant que c'est Ottokar.

La fin est absolument terrible, car tout est dans le noir, personne ne s'aperçoit de ce qui s'est passé. Les pères ne savent pas que chacun a tué son propre enfant. Quand Johann accompagne Sylvius, le grand-père aveugle d'Agnès, et quand il touche le cadavre de sa petite fille, il ne reconnaît pas la jeune fille, bien sûr; et c'est ainsi par son entremise qu'est découverte la vérité. Bref, tout cela me ferait presque dire que le rétablissement de la nature, c'est l'entrecroisement des crimes.

Je vais essayer pour finir d'en dire un peu plus. C'est quoi le «refoulé» dont nous sommes partis? Qu'est-ce que c'est cette pièce? C'est une pièce dans laquelle Kleist nous montre des pères qui doivent tuer leurs neveux pour garder le bien indivisible et intact. Pour garder le bien, le royaume, Laïos, on s'en souvient, doit tuer Œdipe. Le berger auquel il confie cette tâche n'arrive pas à le tuer, il le pend par les pieds...

Je le rappelle donc et j'insiste: avant le crime d'Œdipe, il y a le crime de Laïos. Exactement comme dans le mythe, nous avons ici affaire à des parents qui doivent massacrer, sinon leur propre enfant, en tout cas leur propre neveu: en fait, ça revient au même. Ça, c'est le refoulé, c'est l'inadmissible: que des parents puissent avoir en eux un tel penchant, que en plus, il soit inscrit dans le droit qu'un tel fait puisse avoir à être reconnu, voire justifié par la raison d'État, c'est abominable! C'est donc à refouler. C'est là que se situe le refoulé le plus archaïque.

Or il n'y a pas un enfant qui n'ait pas eu à vivre cela, à passer, à une époque de son existence précaire, par la paranoïa de cette croyance. Pour l'enfant, c'est une croyance qui rencontre une vérité. Nous avons chez les parents du savoir à refouler: leur désir de tuer l'intrus, et chez les enfants une croyance inéluctable que le parent qui est tout pour lui, peut vouloir sa mort, le laisser tomber subrepticement, etc. La croyance, vous voyez bien, parvient à reporter cette crainte sur l'autre auquel on peut le mieux faire endosser ce désir. C'est ça, l'effet de la croyance, ce déplacement dont on parlait, ce déplacement par report.

Il y a du refoulé, qui est le désir de meurtre de l'enfant, et il y a de la croyance, qui se reporte sur l'instance refoulante qu'est le père, disons :castrateur, puisque l'enfant n'ose pas croire que le père veut sa mort. Il préfère s'inventer cette histoire que le père veut l'empêcher de coucher avec sa femme et donc le menace de la castration. En fait, c'est un déplacement qui est dû à ce mécanisme de la croyance, tel que j'ai essayé de l'expliquer dans le texte de Freud que j'ai cité au début. Mais cela finit par faire que l'arme du sujet se retourne sur son propre enfant. Il y a donc une préhistoire à l'Œdipe, qui est la peur du crime de Laïos que l'enfant a de surcroît toujours plus ou moins métaphoriquement subi, alors que le vœu de mort à l'égard du père n'est que le retournement de ce même refoulé en croyance qui se travestit, qui se déplace du côté de la castration.

C'est en cela, vous le voyez, que Kleist est un maître qui a beaucoup à nous apprendre sur cet entrecroisement inéluctable entre savoir et croyance chez un sujet. Nous avons encore affaire à une famille, à des sujets qui ont des remords. Le personnage de Rupert est le plus

intéressant dans cette pièce, ce n'est absolument pas le paranoïaque qu'on pourrait croire. C'est un homme qui est constamment en pleine méditation. Lorsque Santing lui a fait commettre son crime sur la personne de Jérôme, et puis quand il va commettre son crime, sur la personne de l'enfant, c'est encore plus patent...

Je vais encore vous lire ces passages. Rupert : *«Le malheur du pouvoir, c'est qu'à la volonté facilement révocable se prête toujours un bras pour enchaîner l'action avec fermeté irrévocablement. Un maître ne ferait pas le dixième du mal, s'il devait le faire de ses propres mains. Seule sa pensée trame le malheur, et le moindre de ses valets a sur lui l'avantage qu'il a de vouloir le vaincre.»* Voilà un homme plein de remords; effectivement c'est une loi du pouvoir que se défausser sur un subordonné. Un peu plus loin, près de celui qu'il vient de tuer et qu'il croit être Agnès, il demande à Santing:

RUPERT: «Pourquoi l'ai-je fait, Santing? Je ne peux absolument pas m'en souvenir.

SANTING : Eh, mais c'est Agnès.

RUPERT : : Agnès, oui, très juste, elle m'a fait du mal, beaucoup de mal, Ô je le sais bien. – Qu'est-ce que c'était déjà?

SANTING : Je ne sais pas ce que tu veux dire. La jeune fille elle-même ne t'a pas fait de mal.

RUPERT : Pas de mal! Santing! Pourquoi l'aurais-je assassinée? Dis-moi vite, je t'en prie, en quoi m'a-t-elle outragé, dis-le moi avec toute ta hargne – Basilic, ne me regarde pas, parle, démon, parle, et si tu ne sais rien, invente un mensonge!

SANTING: Es-tu donc devenu fou? La jeune fille est l'enfant de Sylvester.

RUPERT: Ah, de Sylvester. – Oui, de Sylvester qui a tué mon Pierre.»

Vous voyez, on a bien affaire encore à un personnage un peu hésitant. Le sujet Rupert n'est pas encore parvenu à collectiviser sa croyance. Mais si **un refus de savoir** (C'est l'étymologie de «paranoïa» = refus de savoir), qui n'est donc pas **un déni de savoir** comme dans le cas de Rupert, qui n'est pas un simple déni, mais un rejet s'est mis en place, les conséquences vont être plus graves.

C'est ce à quoi nous allons avoir affaire avec Michael Kohlhaas. C'est une histoire que Kleist écrit trois ans après *La famille Schrockenstein*. Vous allez voir qu'il pousse jusqu'au bout les conséquences de cet effondrement de la croyance. En quoi veut croire Michael Kohlhaas? Et qui est Michael Kohlhaas? Là vous avez vu que Kleist avait poussé le bouchon aussi loin que possible en parlant de la mort d'un enfant. Dans le cas de Michael Kohlhaas le crime commis n'est pas si grave. De quoi s'agit-il?

Michael Kohlhaas est un marchand de chevaux, un homme présenté comme le plus juste de son époque. On apprend qu'il est fils d'un maître d'école et qu'il se rend de Brandebourg où il habite, en Saxe. Il a donc à traverser la frontière. À cette frontière il tombe sur un barrage. Le douanier lui demande de payer un octroi qu'il paye très volontiers, pour faire passer ses chevaux qu'il amène à Dresde pour les vendre à la foire. Arrive le prévôt du château qui lui réclame un laissez-passer qu'il n'a évidemment pas. Pour l'obtenir, il doit aller à Dresde. Comme il ne l'a pas, il faut qu'il laisse un gage. Quel va être le gage? Kohlhaas va parlementer. Il fait la connaissance du jeune Seigneur du château, Von Tronka, qui a très envie de lui acheter l'un de ses très beaux chevaux, mais le prévôt, lui, a envie d'avoir deux moreaux, car il manque de chevaux pour rentrer la récolte avant l'orage. Le prévôt ne le laisse pas passer sans qu'il laisse un gage. Il propose un objet ou une somme d'argent. Bien sûr, on va lui demander de laisser un gage en nature: ce seront les deux moreaux que convoite le prévôt.

Kohlhaas continue son chemin avec ses autres chevaux. Il essaie de savoir ce que c'est que cette histoire de laissez-passer, on lui dit qu'il n'en est rien, qu'il s'est fait avoir, que personne ne peut lui remettre de laissez-passer, puisqu'il n'est pas nécessaire. Il se rend compte qu'il a été roulé, et revient avec un papier précisant qu'il n'y a pas de nécessité de laissez-passer, pour récupérer ses deux moreaux. Il tombe sur le prévôt arrogant qui lui dit que son valet a été renvoyé parce qu'il s'était montré impudent, qu'il avait eu un comportement inconvenant. Lorsqu'il veut récupérer ses chevaux, il voit qu'ils présentent l'image même de la détresse dans le règne animal. Devant tant d'insultes et de malhonnêteté, Kohlhaas ne reprend pas ses chevaux et avertit qu'il saura obtenir justice.

Or c'est là que commence véritablement l'histoire, c'est-à-dire que ce juste va avoir à subir toutes sortes de tribulations. Voilà comment il réfléchit. Il vient de constater que ses chevaux ont été utilisés aux champs et esquinés, qu'on l'a injurié et roulé. *«Car en dépit des injures qu'il avait essuyées, la bonne connaissance et le plein sentiment qu'il avait du monde avec ses traverses et ses infirmités l'inclinaient à accepter déjà comme une juste conséquence la perte des chevaux, pourvu seulement qu'il y eut quelque faute à imputer réellement au palefrenier, comme le prétendait le prévôt du château. Mais un autre sentiment parlait tout aussi fort en lui, et ce sentiment s'enracinait de plus en plus profondément à mesure qu'avancait son voyage et que partout où il faisait étape, il entendait parler des injustices qu'avaient à souffrir les voyageurs quotidiennement à Tronkenburg (c'est le nom du château). Et ce sentiment, tout aussi honorable que le premier, était que, si d'aventure toute l'affaire, ce qui en avait bien l'air, n'était qu'un coup monté, il était de son devoir vis-à-vis du monde de mettre toutes ses forces à obtenir réparation de l'offense subie et de procurer à l'avenir la sécurité à ses concitoyens.»*

Voilà donc un citoyen lésé qui estime de son devoir «vis-à-vis du monde entier», je le souligne, de rétablir la justice. Il essaie d'obtenir tout de suite la version du palefrenier pour savoir ce qui s'est passé exactement. Il l'interroge donc. Il l'avait laissé avec de l'argent pour prendre soin de ses moreaux laissés en gage au château. *«Je ne suis pas content du tout de toi»*, commence-t-il par dire au palefrenier. Celui-ci *«dont le pâle visage se couvrit de rougeurs, à ces mots demeura silencieux un moment.*

Là vous avez raison, maître! finit-il par répondre, car par la volonté de Dieu, j'avais justement sur moi une mèche soufrée pour mettre le feu à ce repaire de brigands dont on m'avait chassé, mais je l'ai jetée dans les eaux de l'Elbe après avoir entendu un enfant qui pleurait là-dedans. Que la foudre de Dieu les réduise en cendres, moi je ne le ferai pas!»

Voilà donc le valet Herse qui, lui, par ce simple trait, n'est pas paranoïaque. Il a suffi des pleurs d'un enfant pour qu'il se ressaisisse; alors qu'il a subi l'affront et les pires horreurs de la part du prévôt du château. Il a utilisé ses chevaux pour finir la récolte malgré son opposition. Des Seigneurs arrivent au château, leurs chevaux doivent prendre la place de ceux de Kohlhaas à l'écurie; ils vont être mis dans une porcherie où ils ont à peine la place de lever la tête. Tout tourne autour de ces chevaux. C'est vraiment les sévices qu'a dû subir un enfant dont il est parlé, selon moi, à travers ces chevaux et les mauvais traitements qu'ils subissent. C'est toute l'enfance de Kohlhaas, dont on n'a, bien sûr, aucun détail, qui est contée, selon moi, à travers l'histoire des chevaux.

Finalement, les gens du château s'arrangent pour se débarrasser de ce pauvre Herse; un jour où, voyant que les chevaux dont il avait la garde étaient sales, il s'apprête à les emmener au gué pour les laver de leur séjour dans la porcherie, on lui attribue le désir de faire fuir les chevaux. On le poursuit, on le jette à terre, on le frappe, on lâche les chiens sur lui, on le laisse

tout ensanglanté dans la boue, et comme mort...

C'est ainsi qu'ils se sont débarrassés de Herse, qu'ils ont pu garder les chevaux et qu'ils ont pu en faire ce qu'ils ont voulu. Ce récit rend, bien sûr, Michael Kohlhaas tout à fait fou. Il essaie quand même de pousser Herse: *«Tonnerre de tonnerre! Avoue-le moi! L'étable à cochons, ça ne te plaisait pas, tu pensais que Kohlhaasenbruck, c'était quand même mieux, tu voulais faire fuir les chevaux.»*

Tonnerre de tonnerre, explosa Herse, dans l'étable à cochons j'y avais bien laissé les harnais, les couvertures des chevaux et mon paquet de linge de rechange! Et les trois florins dans mon foulard de soie rouge que j'avais caché derrière la mangeoire, ne les aurais-je pas pris? Enfer et damnation, si vous parlez comme cela, il vaut mieux que je la rallume tout de suite cette mèche de soufre que j'ai été jeter.

Bon, bon! concéda le marchand de chevaux. Je ne l'entendais pas en mal, ce que tu as dit, vois-tu, je le crois mot à mot et s'il faut le jurer à la Sainte Table, c'est moi qui le ferai personnellement.» Vous voyez qu'on retourne à la Sainte Table où on jure. C'est exactement la scène du début de *La famille Schroffenstein* quand ils jurent sur la Sainte Table qu'ils vont se venger. Là, il est prêt à jurer de la véracité d'une version. La traduction dit en note: «C'était l'usage de l'époque; en affirmant les faits sous serment, l'intéressé les attestait en acceptant la Sainte communion. La bouche véridique laissait passer l'hostie aisément, la menteuse avait des difficultés à l'avalier...»

Il faudra bien que justice soit rendue, et voilà notre Kohlhaas qui veut en référer à la justice publique. Il charge un avocat d'intenter un procès à Wenzel Von Tronka et d'obtenir réparation pour les préjudices causés sur ses chevaux et sur son valet. Sa plainte, semble-t-il, n'est pas transmise, et elle l'est parce que Wenzel Von Tronka a des parents très hauts placés. L'un s'appelle Heinrich Von Tronka et l'autre Konrad Von Tronka. L'un est le chambellan du Roi et l'autre est son échanson.

Donc, la plainte est retenue et n'arrive pas au grand Électeur. Mais ce qui est très important – et c'est ce que souligne le traducteur – c'est que Hinz et Kunz (les diminutifs de Heinrich et Konrad) signifient à peu près: tout un chacun, n'importe qui, avec une connotation bien plus dépréciative que «Pierre et Paul». L'intention humoristique de Kleist est tout à fait évidente. C'est à ces Hinz et Kunz que Michael Kohlhaas va avoir affaire. Ce sont les tribulations de Kohlhaas en face de la justice qui vont nous être narrées.

Donc, il n'obtient pas justice en Saxe. Il est tout triste et petit à petit se déprime. Il essaie d'obtenir que ce soit son Électeur à lui, l'Électeur de Brandebourg, qui fasse parvenir la plainte en Saxe. *«Au bout de quelques semaines, il eut l'amertume d'apprendre par un magistrat qui se rendait à Postdam pour les affaires du gouverneur que le prince Électeur avait transmis la supplique au Comte Kallheim, son chancelier, et que ce dernier, au lieu de s'adresser à la cour de Dresde, comme cela paraissait s'imposer, pour la vérification et la punition de l'acte de violence en cause, avait préféré écrire au jeune sire von Tronka pour un complément d'informations. Le magistrat qui avait seulement arrêté sa voiture devant la demeure de Kohlhaas, et qui semblait être chargé de lui faire cette communication, ne put lui donner aucune explication satisfaisante, quand il lui demanda stupéfait la raison d'un pareil procédé. Il ajouta seulement que le gouverneur lui faisait dire de ne pas perdre patience. [...] Ce fut seulement à la fin de cette brève conversation que Kohlhaas grâce à quelques propos anodins eut la clef de l'énigme en apprenant que le Comte Kallheim était apparenté à la maison Von Tronka. Kohlhaas qui ne prenait plus de joie à son élevage de chevaux ni à ses autres activités domestiques, qui même ne se sentait qu'à peine heureux entre sa femme et ses*

enfants, se mit à attendre la nouvelle lune avec un sombre pressentiment quant à l'avenir.»

Voilà finalement la lettre qu'il reçoit: *« Qu'il était selon le rapport du tribunal de Dresde, un éternel plaignant et un inutile chicanier. Que le Junker chez lequel il avait laissé les chevaux ne les retenait d'aucune manière, qu'il lui fallait donc envoyer quelqu'un les chercher au château, ou pour le moins indiquer au baron où il devait les lui amener, mais qu'il n'avait pas à importuner la chancellerie davantage avec de semblables tracasseries et chicanes. »*

Quant on dit à un paranoïaque procédurier que c'est des tracasseries et des chicanes, ça ne peut que provoquer des catastrophes. La décision que prend ce brave homme est de vendre tous ses biens. Lorsque sa femme s'en inquiète, voilà ce qu'il lui répond. Je vous lis un peu plus haut dans le texte: *« Son épouse pâlit en entendant ces mots, se tournant, elle prit son dernier-né dans ses bras qui jouait par terre derrière elle et avec des regards où la mort était peinte, contrastant avec les joues du bébé, elle fixa le marchand de chevaux et le papier qu'il tenait à la main. Le bailli qui allait acheter ses terres, le dévisageant avec stupéfaction lui demanda ce qui l'avait porté soudain à une idée aussi singulière. A cela, Kohlhaas, en mettant tout l'enjouement auquel il pouvait se forcer, répondit que l'idée de vendre la métairie lui était déjà venue. Bref, si le bailli voulait céder à son désir et lui acheter les deux propriétés, lui, Kohlhaas, était prêt à signer le contrat. Il ajouta que Kohlhaasenbruck, eh bien! l'univers ne se limitaient pas là, qu'il pouvait exister des ambitions à côté desquelles le train-train du bon père de famille semblait plutôt indigne et secondaire, et que son âme, pour tout dire, aspirait à de grandes choses dont on allait peut-être entendre parler bientôt. »*

Quand sa femme essaie de lui faire dire pourquoi il veut faire ça.

« Parce que je n'ai pas envie, lui répond-il, de rester dans un pays où l'on ne peut pas assurer la protection de mes droits. Si l'on doit me marcher dessus, être un chien vaut mieux que d'être un homme, et ma femme, j'en suis certain, pense comme moi là-dessus. »

La femme intervient pour essayer de dissuader Kohlhaas de vendre ses biens et propose d'aller porter elle-même sa requête à son Électeur. Elle prétend qu'elle connaît le concierge du palais et qu'elle pourra ainsi passer certaines barrières. Elle s'y rend. Elle est renvoyée violemment par un hallebardier, voulant sans doute écarter cette femme qui veut s'approcher du Prince. Elle s'en retourne blessée et va mourir.

A partir de la mort de sa femme les choses vont se précipiter, c'est-à-dire que Kohlhaas va devenir fou furieux, un bandit et un criminel. Nous poursuivrons la prochaine fois, je voulais aujourd'hui juste amorcer le récit, vous citer les phrases qui m'ont paru importantes, amorcer la description de ce passage de la faillite de toute croyance à la conséquence ultime qui est l'éclosion d'une paranoïa qui, comme vous le voyez, est vraiment pour la première fois décrite avec une finesse remarquable par notre ami KLEIST.